Extrait des Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse.

7e SÉRIE, TOME IV, PAGES 1-12.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

LE DOCTEUR AUGUSTE LARREY

Par le Dr N. JOLY.

Messieurs,

L'an dernier, presque à pareil jour, malgré son grand âge et les conseils de ses amis justement alarmés, le vénérable et vénéré doyen de notre Académie des Sciences bravait les rigueurs d'un hiver qui devait amener après lui tant de désastres et tant de deuils, et venait pour la dernière fois assister à vos séances. Le mal dont il était atteint fut plus fort que son zèle, et quelques jours après, un cortége nombreux et attristé accompagnait à sa dernière demeure l'homme de bien, le chirurgien habile, le confrère aimé dont vous m'avez chargé de raconter la vie et les bienfaits. Cette vie fut simple comme son âme, droite comme l'honneur. Héritier d'un nom à jamais entouré

d'estime et doublement célèbre dans les fastes de la chirurgie militaire, Auguste Larrey s'efforça de le porter dignement, et il y réussit.

Si la Science purement spéculative ne lui est pas redevable de découvertes très-importantes ni de très-grands progrès, en revanche, la Science pratique eut en lui un adepte plein de zèle et de dévouement. L'humanité y trouva son compte ; il y eut au moins compensation. Chirurgien d'armée, chirurgien des hôpitaux civils, Président de la Société de médecine de Toulouse, Trésorier perpétuel de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de la même ville, partout nous retrouverons Larrey esclave du règlement et du devoir ; partout il est le type accompli de l'assiduité scientifique.

Notre Académie surtout, et ici, Messieurs, j'en appelle à vos souvenirs et au témoignage d'un collègue éminent qui fut son ami, qui a vécu dans son intimité, « notre Académie surtout était l'objet de son constant et perpétuel amour ; on s'inquiétait quand il manquait d'assister à une seule réunion, ou même de laisser passer un seul jour sans la visiter. Il se trouvait là chez lui plus qu'en sa propre maison ; il s'y sentait au milieu des siens, au centre de ses véritables affaires et dans la sphère de ses plus sérieuses occupations et de ses préoccupations les plus légitimes. Pour lui, l'Académie n'était pas seulement, comme pour beaucoup d'autres, un délassement doux et délicat à de rudes travaux, quelquefois grossiers ; ni, dans une région plus pure et plus calme, parce qu'elle est plus haute, la distraction élégante et distinguée d'autres pensées mêlées aux intérêts matériels, qui sont le tourment des régions inférieures ; mais c'était sa vie même, la partie principale et essentielle de son existence, dont le reste n'était qu'un accessoire. C'était là qu'il vivait, parce que c'était là qu'il aimait et qu'il avait plaisir à se sentir exister. »

« Dans sa jeunesse et dans un âge plus avancé, continue notre Secrétaire perpétuel, il avait eu un très-ardent amour de la science, de son art et de sa profession ; mais cette ardeur s'était éteinte. De ce feu scientifique, il ne restait que des cendres, d'où s'échappaient quelquefois, quand on les remuait, quel-

ques vives étincelles. Il avait eu plus ardent encore peut-être l'amour sacré de la patrie et de la liberté ; mais celui-là aussi s'était assoupi, et pour le réveiller, il n'avait rien moins fallu que nos derniers désastres, apportant un douloureux couronnement à l'édifice de nos dernières oppressions. Son amour de l'Académie n'avait point eu de défaillance ; il paraissait profiter et gagner de tout ce que perdaient les autres amours. Peut-être, en étant poussé jusqu'à l'excès, a-t-il contribué à le faire mourir (1). »

Rien ne manque à ce portrait tracé par la plume d'un maître et le cœur d'un ami. C'est bien là le bon docteur que nous avons connu, et tel que nous l'avons connu, aimé, estimé, regretté.

Il ne me reste plus maintenant qu'à vous rappeler les principaux traits d'une vie employée tout entière à faire le bien, à bien mériter de la science, de la patrie et de l'humanité ; tâche honorable, mais délicate, que j'ai acceptée, toutefois, avec empressement, afin de pouvoir mieux joindre au témoignage de votre estime et de vos regrets pour notre cher absent, l'hommage public de ma respectueuse affection et de ma profonde reconnaissance envers lui.

Jean-François-Joseph-Auguste Larrey naquit à Toulouse le 18 mars 1790 ; il y mourut le 7 janvier 1871, âgé de près de 82 ans. Elevé d'abord (de 1801 à 1804) dans l'institution, alors laïque, dirigée par MM. Savy et Gary, devenus depuis, l'un évêque d'Aire, l'autre chanoine à la cathédrale de Toulouse, le jeune Larrey entra ensuite (de 1804 à 1806) au collége Périgord, où il passa deux ans sous la direction du P. Corbin, puis de M. Carayon, nommé plus tard curé de Saint-Sernin. A la grande surprise peut-être de certains esprits, cette éducation toute *cléricale* n'étouffa pourtant chez Larrey ni le germe des vertus civiques, ni l'essor des idées libérales, ni l'amour vrai de la patrie.

(1) Voir dans le *Journal de Toulouse,* 11 janvier 1871, *le Discours prononcé sur la tombe d'A. Larrey*, par M. Gatien-Arnoult, secrétaire-perpétuel de l'Académie.

Nommé chirurgien au 3e régiment d'artillerie à pied, le 3 février 1808, il fit la désastreuse campagne de la Péninsule ibérique, s'y distingua par son zèle et son dévouement dans l'exercice de ses fonctions, et conquit l'estime de ses chefs et l'amitié de ses collègues.

Rentré en France, et pendant que son régiment tenait garnison à Toulouse, il fut nommé prosecteur à l'Ecole de médecine et de chirurgie de cette ville, où son père, directeur de l'Ecole, enseignait avec succès l'anatomie.

Le jeune chirurgien militaire donna sa démission en 1814, après la fameuse bataille de Toulouse, à laquelle il avait pris une part des plus actives. Alors, il fut chargé d'un service médical dans les maisons de charité de Saint-Sernin, du Taur et de Saint-Pierre, exerça gratuitement cet emploi pendant plus de trente années (de 1814 à 1844) ; enfin, il fut nommé chirurgien en chef de la garde nationale de notre ville, le 29 février 1848, dignité éphémère qui ne survécut pas à cette République qu'il aimait, et dont il avait salué avec joie le retour.

Lorsque nos plus précieuses libertés nous eurent été ravies par Celui qui, vingt ans après, devait précipiter notre malheureuse France dans l'abîme au fond duquel elle se débat encore au moment où j'écris ces lignes, Auguste Larrey fit comme tant d'autres; il se voila la face et attendit des jours meilleurs. Ces jours pour lui ne vinrent pas, ou du moins il ne fit qu'en entrevoir la lueur incertaine, remplacée bientôt après par la lueur sinistre de l'incendie, la guerre civile et ses horreurs. Mais, en le rappelant à lui au commencement de cette année à jamais néfaste qui va finir, Dieu lui a du moins épargné la douleur d'assister aux scènes sanglantes dont nous avons été les témoins impuissants et navrés, la douleur plus grande encore de voir notre patrie abandonnée, trahie par ceux-là mêmes qui devraient la défendre ; vaincue, humiliée, rançonnée à merci par un ennemi implacable et sauvage. N'avoir pas vu tous ces désastres est une faveur du ciel dont l'ardent patriotisme de Larrey doit lui être reconnaissant. Il gémit sur nos malheurs présents, il pressentit nos malheurs futurs, mais il n'en eut pas la triste certitude, et l'espoir lui resta.

Mais détournons les yeux de ce tableau chargé de lugubres couleurs ; il est temps de vous indiquer sommairement les travaux que Larrey a publiés pendant sa longue et modeste existence.

Bien que marqués au coin de la conscience, et inspirés avant tout par le désir d'être utile, les travaux de notre confrère Larrey n'ont pas eu un grand retentissement au dehors des murs de notre cité savante ; tel est, du reste, le sort généralement réservé aux publications sorties de la province, et auxquelles manque, par conséquent, la consécration obligée, mais parfois bien illusoire, de la Capitale.

A nous, Messieurs, de réagir de toutes nos forces contre ce déplorable résultat d'une injuste et excessive centralisation. A nous de nous unir, dans une sorte de ligue sainte, pour que la Province, si dédaignée ailleurs, reprenne, enfin le rang qui lui est dû dans le domaine intellectuel et moral, noble et impérissable apanage de l'humanité.

Ainsi pensait notre regretté confrère.

A d'autres plus compétents que moi, il appartient de vous parler des nombreux Mémoires dont le docteur Auguste Larrey a enrichi le Recueil de la Société de médecine et de de phármacie de Toulouse. D'ailleurs, la plupart ont été analysés avec soin dans ce même Recueil, où chacun de vous peut les consulter.

Parmi les travaux publiés dans les Mémoires de notre Académie, je citerai d'abord :

1° Une Etude sur *la réduction des hernies étranglées*, opérées par la méthode de Guérin, de Bordeaux ;

2° Un *cas d'amaurose*, guéri par la méthode endermique ;

3° Un remarquable exemple de *contraction permanente des muscles de la mâchoire inférieure ;*

4° Un cas de *calvitie complète* ; observé chez un enfant de huit ans ;

3° L'*extraction d'une grosse épingle de laiton*, pratiquée par Larrey, à la suite d'un abcès de la cuisse, chez une jeune personne qui, cinq ou six mois auparavant, avait, par mégarde, avalé cette épingle.

Dans son Mémoire relatif aux *effets des passions sur le physique de l'homme* (1), M. Auguste Larrey proclame, avec Lettson et beaucoup d'autres, l'indispensable nécessité d'étudier l'*anatomie de l'âme*, ainsi que celle du corps ; et à l'appui de son dire, il cite des exemples nombreux et concluants, quant aux funestes effets des passions, notamment de la colère, sur l'organisme humain.

J'arrive à un travail sur l'allaitement (2), dans lequel l'auteur fait ressortir tous les avantages de l'allaitement maternel, et flétrit avec énergie ces nourrices mercenaires qui vendent leur lait au préjudice de leur propre enfant. On sent, en lisant ce Mémoire, l'indignation de l'honnête homme. « Je déplore, dit l'auteur, avec tant d'honorables familles, la faute grave de nos législateurs, qui ne se sont pas occupés, je ne dirai pas des délits, mais des crimes que commettent journellement ces sortes de femmes (les nourrices mercenaires) ».

Ces justes plaintes ont trouvé depuis de nombreux échos : l'Académie nationale de médecine s'en est émue ; les Sociétés protectrices de l'enfance, créées depuis quelques années à Paris et à Lyon, ont plaidé chaleureusement la cause des nouveau-nés ; des prix ont été proposés, des mesures administratives ont été prises.

Grâce à ce concours simultané de la science et de la charité, espérons que dans un avenir très-prochain, nous ne verrons plus se renouveler l'effrayante mortalité infantile, et les crimes abominables, mais, hélas! trop réels, auxquels fait allusion le docteur Larrey.

Les cas malheureusement trop fréquents d'*inhumation précipitée* (3) ont inspiré à notre zélé confrère des réflexions très-judicieuses au sujet de l'inutilité des salles mortuaires, et des inconvénients qui résultent de la constatation des décès à domicile par le *médecin des morts*. Il voudrait que le médecin qui a mérité la confiance de la famille fût seul chargé de délivrer

(1) Mémoires de l'Acad., t. 3, 2e sér., 1re part. p. 93.
(2) Mém. de l'Acad., t. 3, 2e sér., 1re part., p. 99.
(3) Mém. de l'Acad., t. 4, 3e sér., p. 6.

l'attestation nécessaire pour obtenir de l'état civil le *permis d'inhumer*.

Cette mesure si simple suffirait en effet pour mettre un terme aux légitimes répugnances et aux autres inconvénients qui résultent de l'ordre de choses actuel.

Parmi les Mémoires de Larrey, imprimés *in extenso* dans notre Recueil, il en est trois qui ont particulièrement frappé mon attention.

Le premier a pour titre : *Sur la nutrition des dents* (1).

Dans le second (2), l'auteur étudie l'*action du sucre* sur ces mêmes organes.

Enfin, le troisième a pour objet les maladies causées, chez l'homme, par les *vers intestinaux* (3).

Ce dernier Mémoire ayant été analysé avec soin par l'honorable M. Ducasse, alors Secrétaire perpétuel de notre Académie, je me bornerai à vous dire que le docteur Auguste Larrey ne croit pas aux affections vermineuses essentielles, et que ces prétendues affections ne sont, selon lui, que le résultat ou le symptôme révélateur d'une maladie concomitante généralement causée par l'asthénie ou faiblesse des organes digestifs ou de la constitution tout entière. A propos des vers intestinaux eux-mêmes, Larrey repousse avec raison leur *génération spontanée*, assez généralement admise à l'époque où il écrivait son Mémoire ; mais il commet une grave erreur en disant que ces animaux naissent, croissent et se multiplient de la même manière que les êtres les plus parfaits. Cette idée n'est pas soutenable depuis que les beaux travaux et les expériences de Steenstrup, de Sicbold, de Van-Beneden, de notre ancien collègue M. Baillet, etc., etc., nous ont appris l'existence des migrations et celle de la génération alternante chez un très-grand nombre d'Helminthes, et notamment chez la plupart de ceux qu'on nomme plus ou moins improprement les Vers intestinaux (*douve*, *tænia*, *cysticerque*, etc.). Mais l'idée principale du Mémoire de M. Larrey n'en subsiste pas moins : toujours ou presque

(1) Mém. de l'Acad., t. 3, 2e sér., 1re part., p. 177.
(2) Mém. de l'Acad., t. 6, 2e sér., 1re part., p. 289.
(3) Mém. de l'Acad., t. 4, 2e sér., 1re part., p. 41.

toujours les affections vermineuses sont l'effet et non la cause des maladies concomitantes (*asthénie des organes digestifs, faiblesse de la constitution* , etc.).

Le travail du docteur Auguste Larrey sur la *nutrition des dents* renferme quelques erreurs, mais aussi bien des faits importants et parfaitement observés.

Le mérite de ces observations revient en grande partie, l'auteur nous en prévient lui-même, au modeste M. Camel, son ami, dentiste distingué de notre ville.

Cuvier, et beaucoup d'autres avec lui , pensaient que chaque racine des dents ne présentait qu'un seul trou pour le passage des vaisseaux qui doivent se rendre à la pulpe destinée à former l'ivoire de ces ostéides ; ils ajoutaient que l'ivoire lui-même *n'a ni pores* , *ni suc médullaire* , et par suite aucun moyen de nutrition proprement dit ; enfin ils admettaient *qu'il est constitué par des couches intimement appliquées les unes sur les autres, formées successivement et durcies chacune au moment de sa formation*.

Appuyé sur des faits recueillis avec soin et très-clairement présentés, l'auteur prouve, d'une manière incontestable, la vascularité de l'ivoire ou dentine, et conséquemment sa nutrition bien réelle, constatée d'ailleurs par les expériences de M. Flourens et les nôtres sur la coloration des dents au moyen du régime garancé.

Mais nous ne saurions nous ranger à l'opinion de notre vénéré confrère , lorsqu'il avance que l'émail dont la couronne dentaire est revêtue vit et se nourrit au moyen d'une circulation artérielle. L'émail est une partie tout à fait inerte , un enduit uniquement inorganique et protecteur , et ne prenant absolument aucune part à la nutrition de la dent , les expériences de mon fils, le docteur Emile Joly (1) et les miennes ayant prouvé, je crois, jusqu'à l'évidence, que le régime garancé ne colore jamais l'émail. Si l'émail paraît coloré , cela tient à sa demi-

(1) Voir les *Etudes sur la structure*, *le développement*, *la nutrition et la régénération des os*, *suivies d'expériences nouvelles sur la coloration des os et des dents au moyen du régime garancé*. Strasbourg, 1864. — Cette thèse a valu à son auteur le prix ministériel.

transparence, qui permet d'apercevoir la nuance de l'ivoire sous-jacent.

Quant à la transplantation des dents que l'auteur du Mémoire ici brièvement analysé, regarde, avec une sévérité exagérée, selon moi, « comme immorale, nuisible et sans aucun résultat avantageux » , je ne suis pas avec lui tenté de la proscrire en toute occasion : les remarquables succès obtenus par M. Magitot dans cette transplantation, nous engageraient plutôt à la recommander, surtout dans des circonstances pareilles à celles dont cet habile dentiste fut témoin chez une jeune fille, à qui il remit en place une incisive, laquelle, depuis trois ou quatre heures, était sortie de l'alvéole, à la suite d'une chute qui l'avait complétement avulsée.

Dans un autre travail, qui fait également partie de vos Mémoires , le docteur Auguste Larrey a étudié l'action du sucre sur les dents, et démontré, par des expériences directes et par des observations personnelles, combien cette action est nuisible à ces organes , si essentiels pour la mastication et pour la phonation. Le sucre, en effet, corrode les dents, les noircit et finit par enlever leur émail. C'est ce qu'on remarque surtout chez les confiseurs et chez les enfants que, dès leur bas âge , on a gorgés de sucreries.

Dans ce même travail , le docteur Auguste Larrey s'occupe du sucre considéré comme aliment , et combat l'opinion de ceux qui , avec Rouelle aîné et Cullen , le regardent comme la plus parfaite des substances alimentaires , comme le principe nourrissant par excellence. Les expériences de Magendie sur les chiens , et celles du docteur Stark sur lui-même , réfutent suffisamment cette manière de voir , que rejette aussi M. Larrey.

L'auteur termine son Mémoire en engageant les médecins praticiens à user de toute leur influence auprès des parents pour les détourner de donner à leurs enfants les sucreries et les bonbons , bien plus dangereux encore, qu'on leur prodigue, surtout au premier jour de l'an.

« Prévenir des désordres tels que ceux que je viens de signaler, dit-il, c'est encore être utile à l'humanité. »

Etre utile à l'humanité, telle fut, en effet, la préoccupation

constante du confrère excellent que nous avons perdu, et qui semblait avoir pris pour devise ces vers charmants de notre Béranger :

Aimer, aimer, c'est être utile à soi;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.

Ici encore, je ne crains d'être démenti par aucun de ceux d'entre nous qui ont connu notre excellent confrère.

Au nombre des écrits, sinon les plus brillants, du moins les plus utiles du docteur Larrey, nous ne devons pas oublier les *Notices* rétrospectives qu'il publia sur les travaux de notre Académie et sur ceux de la *Société de medecine de Toulouse*, ainsi que les tables alphabétiques de ces mêmes travaux, depuis la fondation de ces Compagnies savantes presque jusqu'à l'époque où la mort vint le frapper si brusquement; travail ingrat, minutieux, fastidieux même, qui ne peut être inspiré et mené à bonne fin que par le désir d'être utile et par l'espoir bien fondé de perpétuer parmi nous son souvenir, en nous obligeant gracieusement à l'appeler à notre aide toutes les fois que nous aurions à consulter le passé de notre Académie, ou celui d'une Société unie à la nôtre par les liens les plus étroits (1). C'est ce même désir d'être utile, joint au même sentiment d'exquise délicatesse, qui nous a valu de sa part le don de cette riche bibliothèque (2) sur le fronton de laquelle votre juste reconnaissance a fait graver son nom (3).

L'excessive modestie d'Auguste Larrey ne lui fit jamais rechercher ces titres académiques qu'usurpent si souvent d'intrigantes médiocrités, qui, à défaut d'or pur, aiment à se parer de clinquant. Peu soucieux de renommée lointaine, il se contenta de l'estime de ses compatriotes, de l'estime et de l'affection de ses concitoyens. Aussi point n'est besoin de longues pages pour vous dire le nom des Sociétés savantes auxquelles il avait

(1) Voir le tom. 3, 3e sér., p. 97, et tom. 2, 5e sér., p. 68 et 437 des Mémoires de notre Académie.

(2) Cette bibliothèque se compose d'environ 600 volumes.

(3) La bibliothèque médicale du docteur Larrey a été donnée par lui, de son vivant, à la Société de médecine et de pharmacie de Toulouse.

l'honneur d'appartenir à titre de membre résidant ou correspondant. Ce furent les Sociétés médicales du Gard, de Marseille, de Montpellier, de Bordeaux, de Toulouse; enfin l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres, dont il fut nommé membre résidant le 7 août 1828, et trésorier perpétuel dix ans après, le 28 août 1838.

Malgré les périls inséparables d'une longue vie consacrée presque tout entière au service de l'humanité souffrante, soit sur les champs de bataille, soit dans les hôpitaux civils; malgré le dévouement désintéressé dont il avait donné si fréquemment des preuves, Larrey ne vit que fort tard briller sur sa poitrine le signe de l'honneur, cette fois si bien placé. Enfin, le 16 février 1850, un décret spécial et non *collectif* lui conférait le grade de chevalier de la Légion d'honneur, « en considération, dit le *Moniteur officiel*, des campagnes qu'il a faites de 1808 à 1814 et des services qu'il a rendus à la science et à l'humanité. »

Le neveu du grand Larrey avait donc attendu pendant plus de quarante ans la récompense depuis si longtemps méritée, récompense à laquelle tous ses amis applaudirent, et dont sa modestie seule s'étonna.

Dans le discours si profondément ému qu'il prononça sur la tombe de notre bien-aimé confrère, M. Gatien-Arnould nous apprend que trois jours avant de mourir, le docteur Larrey lui avait fait la confidence d'un projet qu'il caressait depuis longtemps, mais que des revers de fortune l'empêchèrent, à son très-grand regret, de mettre à exécutien. Il s'agissait de la fondation d'un prix quinquennal de 1,500 fr., destiné à encourager les travailleurs de la Province et à rehausser l'éclat de nos solennités académiques. « Il désirait, nous dit notre Secrétaire perpétuel, s'assurer ainsi une ombre d'immortalité jusqu'aux dernières limites d'un avenir indéfini, et malgré son absence par ordre de la mort, rester perpétuellement présent à cette Académie qu'il aimait tant. Voir s'évanouir cette espérance, comme tous nos plus beaux rêves, en pensant à nous quitter, c'était sa grande peine, et il a voulu que nous le sachions bien. »

Nous avons terminé la tâche honorable et douloureuse tout

ensemble que la famille de notre cher absent et vous nous aviez confiée. Honoré de son amitié, je l'aimais trop pour lui prodiguer après sa mort un fade encens ; je l'estimais trop pour craindre que son ombre vénérée s'irrite de mes légères critiques : qu'il me pardonne mon impuissance pour faire de sa vie un autre éloge que le récit de sa vie même, et que là-haut, dans les régions sereines où plane son âme aimante et généreuse, il reçoive de nouveau le sincère hommage de ma gratitude, de mon respect, de mon affection et de tous nos regrets.

Toulouse, Impr. Louis et Jean-Matthieu Douladoure, rue St-Rome, 39.